

Dans les coulisses du chantier de la basilique

Dans le cadre des « Coulisses du BTP », des élèves du collège Rusca de Tende ont découvert ce qui se cache derrière les palissades du joyau mentonnais. Objectif : les sensibiliser à des métiers méconnus

Drapée et corsetée d'un immense échafaudage, la basilique Saint-Michel intrigue, depuis plusieurs mois. Que se passe-t-il derrière sa blouse de (bâtiment) malade ? La réponse est, avant tout : des hommes et femmes, chargés de la restaurer. Les représentants de métiers méconnus (sinon dépréciés) que les élèves de 3^e au collège Rusca de Tende ont été invités à découvrir, hier, dans le cadre des « Coulisses du BTP » – sortes de portes ouvertes organisées chaque année par la fédération du BTP des Alpes-Maritimes.

« Notre métier c'est de vous mentir »

Au pied de l'édifice les attend Yann De Carné, le patron de l'entreprise SMBR, en charge de la maçonnerie et des décors peints. Ainsi que le responsable du chantier et son associé.

Par mesure de sécurité, le groupe se sépare en deux avant de s'infiltrer derrière les palissades. Une fois son auditoire casqué, Yann De Carné donne le ton : « *Le but, c'est de vous faire découvrir les métiers du bâtiment. Ce n'est pas un cours, mais une explication de ce que l'on fait. Un échange.* »

Les premières questions, c'est lui qui les pose. À l'intérieur de l'église, il demande ainsi aux élèves quel est son âge. « *Mille ans ?* » suggère un adolescent. « *Un peu moins, elle date de 1 639. Et vous quel est votre âge ?* ». En chœur, les jeunes répondent avoir quinze ans. « *Eh bien c'est exactement le temps qu'il a fallu pour construire la première ba-*



Les élèves ont découvert un métier particulier, celui de restaurateur de bâtiments historiques.

silique ! »

Et de préciser que malgré les apparences, tout ce que les élèves voient aujourd'hui a été un jour détruit par un tremblement de terre.

« *Notre métier, au fond, c'est de vous mentir. Et de vous faire croire que le bâtiment a toujours été comme ça* », résume-t-il. Soulignant que pour les bâtiments historiques, les solutions techniques doivent toujours être trouvées au cas par cas. Et né-

cessitant ainsi une sacrée capacité d'adaptation. Assortie d'une remarquable patience.

« *Dites-vous que s'il fallait refaire tous les décors peints à l'intérieur de la basilique, il faudrait trois ans. Et 6 à 8 personnes présentes en permanence avec de petits pinceaux.* »

Direction : le 8^e, puis le 13^e étage de l'échafaudage. L'un derrière l'autre, les jeunes casques jaunes gravissent cette *via ferrata* urbaine.

Planté face à des moules, Yann

De Carné explique que le travail de ses employés a consisté à reproduire à l'identique ce qui existait auparavant. En utilisant des techniques anciennes telles que la chaux. Il montre aux élèves une planche de bois savamment découpée. Il s'agit d'un gabarit, leur dit-il, réalisée à partir de l'existant. « *On l'utilise ensuite comme une truelle géante. Il faut tirer de manière constante.* » Afin d'étaler la matière pour lui donner la forme souhaitée.

« *On a tout analysé pour voir comment faire, tout envoyé en laboratoire. Dans la restauration de bâtiments, on n'achète pas nos pots de peinture chez Brico Dépôt, on la fait nous-même.* »

Fascinés par le gabarit qui s'imbrique parfaitement avec les reliefs de la paroi, les collégiens demandent comment les employés s'entraînent. Ce que l'on fait s'ils se loupent. « *Ils apprennent petit à petit, sur les chantiers. Il faut être constant, ne pas y aller comme une brute. Et au pire, on casse tout et on refait* », rétorque le patron. Expliquant que pour qu'un matériau résiste, il faut qu'il ne soit pas étanche. « *C'est comme un corps humain, le bâtiment respire, souligne-t-il. Moi, quand j'ai commencé ce métier, je croyais que les monuments historiques étaient des dinosaures. J'ai vite compris qu'au contraire, tout bouge en permanence.* »

De plus en plus intéressés à mesure que la visite avance, les élèves demandent combien d'employés travaillent sur le chantier. On leur assure que sur le gros œuvre, ils ne sont qu'une dizaine.

« *Il faut tenir compte de la problématique du temps de séchage. Et surtout, il faut que le travail soit fait de la même façon. Si tu commences un dessin et que ton copain prend la suite, cela fera bizarre. De la même manière, il faut que la même main suive de A à Z.* »

Alice ROUSSELOT
arousselot@nicematin.fr
Photos : J.-F. OTTONELLO

Une action à long terme

Ludovic Patti, de la fédération du BTP dans les Alpes-Maritimes, explique que l'initiative des Coulisses du BTP est proposée à l'ensemble des entreprises adhérentes. À titre volontaire. « *C'est important que cela vienne d'eux, qu'ils aient du temps à accorder et l'envie de partager leur passion* », note-t-il. Précisant que ce sont également les établissements scolaires qui le souhaitent qui participent. Originalité de cette année, les missions locales peuvent aussi y prendre part. « *Ensuite, on fait en sorte que les établissements se rendent sur des sites pas trop éloignés. On ouvre ainsi les portes de divers types de chantiers : restauration, chantier neuf, construction d'un équipement particulier, immobilier de bureau ou de logements...* » Les effets de ces journées portes ouvertes ? « *C'est une action à long terme. On ne s'attend pas à ce que les élèves postulent dans les minutes qui suivent leur visite. Mais il s'agit de démystifier les idées reçues par rapport au métier. De montrer la richesse et la diversité du BTP, et tous les niveaux possibles : du CAP à l'ingénieur* ». De son point de vue, le succès de la démarche tient beaucoup de son contexte un peu particulier. « *On n'intervient pas en classe. C'est plus facile de faire passer un message quand on est sur site, face à une réalité* », assure-t-il.

Les réalités du métier exposées

Au rythme de la visite, à mesure que les collégiens posent des questions de plus en plus précises, Yann De Carné laisse entendre les réalités du métier.

Perché au 13^e étage de l'échafaudage, il leur assure ainsi qu'il faut avoir fait dix ans de travaux pour être « *complètement autonome* ».

« *C'est petit à petit que l'on développe sa technique. L'objectif, pour nous, c'est de trouver des jeunes qui ont envie et qui comprennent que le métier ne s'apprend pas en deux semaines. Parce que si vous êtes bons et motivés, l'emploi, on l'a* », indique-t-il. Précisant que la meilleure voie d'accès à ces professions reste l'alternance – plus reconnue en Allemagne qu'en France.



Le métier est difficile... mais il recrute !

Aux jeunes qui lui demandent quels sont les horaires de travail, il répond que cela dépend de la saison. Pour une question de lumière. Ses équipes démarrent ainsi à 8 h en hiver, à 7 h 30 en été.

Pour finir vers 16 h (15 h 30 le vendredi).

« *Ça va...!* », lâchent quelques élèves. Le responsable sourit. Les reprend : « *Sauf que quand la journée est finie, tu dors. C'est un effort physique*

et de concentration permanente. Comme si tu marchais très vite toute la journée.

Questionné par le principal du collège, Yann De Carné souligne que 80 % de ses employés travaillant sur les « intérieurs » sont des femmes. Patience, minutie et précision étant de rigueur. Sur la partie maçonnerie, en revanche, elles se font rares. Combien de tels chantiers rapportent ? « *Ces travaux – qui durent entre 18 et 24 mois – on les vend 1,4 million d'euros* », indique le patron. Face à des élèves incrédules. « *Mais dans la restauration de bâtiments patrimoniaux, 80 à 90 % du coût ce sont les salaires. Entre autres parce que les employés ont un véritable savoir-faire.* »